créent un hiatus, un vide qu'il s'agit de combler par le plaisir esthétique et intellectuel. M. Lowrie, « Foundation and Closure », s'inspirant de Machiavel et Arendt, se penche, dans le cadre de la refondation de Rome par Auguste, sur le modèle romain de la fondation, caractérisé par la continuité, traversée de répétitions violentes, chez Virgile, ou apaisée, chez Tite Live. Enfin, V. Rimel, « (En)closure and Rupture: Roman Poetry in the Arena », à travers Martial, Horace, Virgile, Ovide et Lucain, démontre que l'image récurrente du cirque/clôture, qui coexiste avec l'idéologie de l'*imperium sine fine*, aboutit à un paradoxe intenable : « Through the microcosmic circus/amphitheatre, the *orbis* as *orbis terrarum*, we see the paradoxes of *imperium sine fine* in action: to enclose is to celebrate limitlessness » (p. 10) qui culmine avec Lucain dont le *Bellum Civile* « turns the world into an open prison, in the tightest imaginable-creative dynamite » (p. 127). Dans la partie IV, « Performing Closure/Reading False Closure », I. Petrovic, examinant les hymnes grecs, spécialement l'*Hymne à Apollon*, doté de pas moins de six fausses fins, affirme que, en tant qu'offrandes et images des dieux éternels, ils ne sauraient avoir une fin : « Hymns last » (p. 215). J. Wallis considère la fausse fin des *Élégies* de Propertius en 3. 24, présentée comme *renuntiatio amoris*, dans la perspective du lecteur de poésie érotique, qui connaît aussi Catulle et Ovide, et montre que, malgré le dévoilement du caractère fictif de *Cynthia*, il n'est pas possible de rompre. C'est à travers la conception romantique du fragment, « a fragment of an unfinished project » (p. 271), que M. Baumbach justifie que l'*Histoire vraie* de Lucien n'ait pas de fin. A. Kirichenko s'attaque, lui, au difficile problème de la fin de *L'Âne d'or* d'Apulée, qui accumule les épisodes, et il avance l'hypothèse que l'auteur, philosophe platonicien, utilisant la réflexion de Platon sur le mensonge, la fiction et la *mimesis*, produit un héros qui admire ce qui est mimétique et fait de son existence une métamorphose mimétique ; par ce biais, Apulée s'interroge sur la nature mimétique de son œuvre. Il revient à Ph. Hardie, unique contributeur de la partie V « Beyond Closure », de donner une fausse fin à ce volume par une étude consacrée à *Fama* (« Fama—The Last Word ? »), dont la polysémie (renommée/rumeur/tradition) dit assez qu'elle est à la fois ce qui parachève et ce qui est fluctuant ; à travers le recours à Milton, Pétrarque, Vida, il note que le christianisme renouvelle la notion. Au terme de ce parcours, le lecteur aura compris que c'en est fini du modèle rassurant de l'œuvre théorisé par Aristote, avec un début, un milieu et une fin, et que, par l'entrebâillement de la porte, est signifiée une ouverture sur la création toujours recommencée du sens. *The Door Ajar* est donc un excellent instrument mis à notre disposition dans cette quête herméneutique : une liste des ouvrages cités et un *index locorum* sont utiles, contrairement aux illustrations en noir et blanc, de qualité très médiocre.

Patrick ROBIANO

Raffaele PERRELLI & Paolo MASTANDREA, *Latinum est, et legitur. Metodi e temi dello studio dei testi latini*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2011. 1 vol., 402 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 65). Prix : 80 €. ISBN 978-90-256-1275-7.

Ce volume, issu d'une conférence qui s'est tenue du 4 au 6 novembre 2009 à l'Università della Calabria, regroupe non moins de vingt-sept contributions portant sur des approches très diverses des textes latins. L'ensemble pâtit, dès lors, d'une

certaine dispersion, encore accrue par le fait que de nombreux auteurs traitent de passages spécifiques sans nécessairement situer leur propos à l'intérieur d'un cadre méthodologique ou théorique véritablement explicite. L'article le plus programmatique, dû à Paul Allen Miller (*Tibullus 1.2 : A Postmodern Reading*, p. 99-115), poursuit une réflexion entamée dans un ouvrage désormais bien connu (*Subjecting Verses: Latin Love Elegy and the Emergence of the Real*, 2004). Après avoir rappelé les trois thèses fondamentales du postmodernisme (l'opacité des intentions et des significations, l'incomplétude des « grands récits » explicatifs, la nature exclusivement différentielle de la signification), Miller commente quelques extraits de l'élegie 1.2. Cet exposé souffre des insuffisances et des défauts qui caractérisent le postmodernisme. Pour commencer, la première thèse de la doctrine autorise des pirouettes herméneutiques fort discutables. Au sujet des vers 59-60 (*quid credam nempe haec eadem se dixit amores / cantibus aut herbis solvere posse meos*), où les éditeurs hésitent entre trois ponctuations (*quid, credam...*, *quid? credam...*, *quid credam?*), Allen écrit : « all such punctuation is postclassical. The Tibullan text would have necessarily exploited all such ambiguities » (p. 109, n. 23) ; mais rien ne justifie le postulat, énoncé comme allant de soi, que toute ambiguïté aujourd'hui descriptible au moyen d'un choix entre deux ou plusieurs ponctuations reflète nécessairement une ambiguïté inhérente au texte lui-même. Quant à la troisième thèse, elle revient à une absurdité, que met à nu l'affirmation suivante : « *cat* does not mean "feline" because of its inherent nature but because it is not *rat* or *fat*, let alone *dog* » (p. 102). En tant que signe arbitraire, *cat* n'est certes pas voué à désigner les félins en vertu d'une nécessité *a priori*, mais sa seule différence vis-à-vis d'autres signes arbitraires ne saurait rendre compte de l'usage qui, en vertu d'une nécessité *a posteriori*, le destine à désigner les félins, plutôt que les rats ; la différence entre *cat* et *rat* subsisterait telle quelle si le premier mot servait à désigner les rats, et le second à désigner les félins. Par ailleurs, Allen maintient que Tibulle « should be read as a postmodern author » (p. 115). Cette affirmation nous renvoie à l'ouvrage de 2004 déjà cité, où « Tibulle le postmoderne » se trouvait opposé au « Properce moderne » immortalisé par Ezra Pound. Outre que la « modernité » de Properce demeure contestée, il y a là une curieuse confusion entre l'approche critique (« moderne » ou « postmoderne ») et les objets étudiés : si la « modernité » et la « postmodernité » sont des traits susceptibles de se manifester chez des poètes anciens, bien avant que ces deux concepts aient pris naissance et se soient stabilisés, n'avons-nous pas affaire, en l'occurrence, à l'une de ces catégorisations intemporelles que le postmodernisme s'acharne précisément à déclarer inopérantes ? Fort heureusement, l'ouvrage recensé se recommande aussi par l'intérêt que présentent les interventions touchant aux problèmes de l'édition et de la critique textuelle. Vittorio Citti (*Intertestualità: un termine nuovo per una prassi antica*, p. 3-18) et Paolo Mastandrea (*Musae quae pedibus. Memorie enniane e tecnica versificatoria*, p. 19-43) soulignent, à partir d'exemples pertinemment commentés, l'apport immense que constitue, pour le philologue, le développement de bases de données donnant accès non seulement à la recherche de collocations, mais aussi aux divergences de leçons et de conjectures. Orazio Portuese (*Lo Schlusdistichon di Epigr. Bob. 54.9 s.: una σφραγίς indipendente ?*, p. 309-328) mobilise un riche inventaire de passages parallèles, grecs et latins, à l'appui du texte établi, pour le poème en question, dans l'édition digitale des *Epigrammata Bobiensia* qu'il a

procurée avec Angelo Luceri pour le site *Musis Deoque*. Une approche aussi attentive aux désaccords de la tradition ou de la critique ne peut faire l'économie d'une interrogation véritable sur le statut de la variation textuelle. Paolo Chiesa (*Il metodo genealogico oggi da un osservatorio mediolatino*, p. 61-70) livre, à cet égard, un plaidoyer à la fois rationnel et éclairé sur les dangers d'une « nouvelle philologie » qui se résoudrait, par avance, à l'incertitude en matière de choix éditoriaux. Une illustration particulièrement intéressante des débats en cause nous est fournie par Alessandro Fusi (*Marziale e il fantasma di Scorpo. Nota a 10.48.23*, p. 261-280). On sait que, pour le vers X, 48, 23 de Martial, la tradition se divise entre le texte privilégié par la très grande majorité des philologues (*de prasino conuiua meus uenetoque loquatur*) et deux versions alternatives où *ueneto* cède la place soit à l'inattendu *scuto*, soit à la leçon évidemment incorrecte *scipio*. Fusi soutient, à raison, que toute critique textuelle de cette ligne doit expliquer la présence de *scuto* et de *scipio* ; mais il développe également une argumentation très robuste contre l'hypothèse de Lindsay, selon laquelle Martial aurait écrit *Scorpo* (déjà proposé par Gruterus) dans l'édition de 95, avant de remplacer ce nom propre par *ueneto* dans l'édition de 98. Il n'y a donc pas, aux yeux de Fusi, « variante d'auteur » : *scuto* est la leçon authentique et *ueneto* se réduit à une faute produite par banalisation à partir de XIV, 131, 1 (*si ueneto prasinoue faues, quid coccina sumes ?*). La réfutation opposée à Lindsay aurait été plus convaincante si Fusi ne s'était pas contenté de décrire *scipio* comme « una corruttela meccanica » de *scuto* (p. 276), passant ainsi trop vite sur le fait que *Scorpo* permet de comprendre immédiatement l'apparition de *scipio*. Mais, comme l'a noté Raoul Verdière (*RBPh*, 55/2 [1977], p. 601), la tradition transmet *luci* à côté de *Lupi* en I, 59, 3 ; il est permis de croire, par conséquent, qu'une confusion analogue entre T/C et P, causée par la mélecture de l'écriture capitale, a produit ici †*scupo*†, dont *scipio* n'est qu'une normalisation manquée. La leçon *scipio* ne saurait donc justifier le *Scorpo* de Gruterus et Lindsay ; tout au contraire, elle témoigne de l'ancienneté de *scuto*. À l'appui de son choix éditorial, Fusi (p. 273) mentionne encore un passage de Marc Aurèle (*In semet ipsum*, I, 5) : *παρὰ τοῦ τροφῆως τὸ μήτε Πρασιανὸς μήτε Βενετιανὸς μήτε Παλμουλάριος ἢ Σκουτάριος γενέσθαι*. Mais il s'agit là d'un parallèle discutable, dans la mesure où les couples qu'il exhibe favorisent davantage *ueneto* que *scuto*, à moins que l'on ne préfère une correction qui paraît inédite à ce jour : *de parma conuiua meus scutoque loquatur*, pour laquelle on peut invoquer XIV, 213, 2 (*parma tibi, scutum pumilionis erit*). L'éventualité d'une « variante d'auteur » regagne alors quelque plausibilité, puisque tant *prasino... ueneto* que *parma... scuto* se trouvent légitimés par la formulation de Marc Aurèle.

Marc DOMINICY

Denis FEENEY, *Beyond Greek. The Beginnings of Latin Literature*. Cambridge (Mass.) – Londres, Harvard University Press, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 377 p. Prix : 31,5 €. ISBN 928-0-674-05523-0.

Dans l'histoire littéraire de Rome, 240 av. J.-C. est une date essentielle. C'est le *dies natalis* de la littérature latine. Cette année-là, après la victoire de Rome sur Carthage, un affranchi de Tarente, Andronicus, fit représenter le premier drame grec